

PRESENTATION DU THEME
DANS LA PERSPECTIVE DES ASSEMBLEES PRECEDENTES

Ce *document de travail* prépare les travaux de l'Assemblée plénière 2008 du Conseil Pontifical de la Culture. Il entend introduire dans la problématique de la sécularisation telle qu'elle se présente à nous en ce début de troisième millénaire, dans le but de stimuler une action pastorale destinée à relever ce défi de notre époque, en tenant compte particulièrement de sa dimension culturelle qui se transforme parfois en sécularisme et tend à exclure la sphère religieuse de la vie publique et de la culture.

Il ne s'agit pas, dans ce *document de travail* et les travaux de la *Plenaria*, d'entrer dans des analyses étrangères à la mission du dicastère de la culture, mais d'une recherche de réponses pastorales à ce défi de notre temps. En effet, le sécularisme n'est pas seulement une question de négation explicite de la présence de Dieu, mais *une mentalité vécue* où Dieu est absent en tout ou en partie de la vie et de la conscience humaine : *etsi Deus non daretur*. Il en résulte un vide existentiel où la post-modernité se caractérise par le paradoxe d'une double croissance, de la sécularisation et de la religiosité, de l'athéisme pratique et des ersatz de religion dans une société pluraliste en quête d'une éthique dont les valeurs soient acceptées par ceux qui se réclament de « divers absolus » et ceux qui absolutisent le relatif.¹

Continuité des Assemblées plénières du CPC

« *Le phénomène de la sécularisation dans son rapport avec l'athéisme* » était déjà le thème de l'Assemblée plénière du Secrétariat pour les non-croyants en mars 1971, voici plus de 35 ans. A cette occasion, dans son discours aux Membres du Secrétariat, le Pape Paul VI affirmait : « *Cette sécularisation, qui comporte une autonomie croissante du profane, est un fait marquant de nos civilisations occidentales. C'est dans cette situation qu'est apparu le sécularisme, comme système idéologique : non seulement il justifie ce fait, mais il le prend comme objectif, comme source, et comme norme de progrès humain, et il va jusqu'à revendiquer une autonomie absolue de l'homme devant son propre destin.* » (18 mars 1971). Héritier du Secrétariat pour les non-croyants, le Conseil Pontifical de la Culture entend, 35 ans plus tard, revenir sur ce défi majeur de nos sociétés, particulièrement stérilisant quand il s'insinue à l'intérieur, dans la vie et les mentalités des fidèles et des clercs.

L'Assemblée plénière 2002, approfondissant les raisons de la profonde *rupture dans la transmission de la foi* que connaissent les sociétés sécularisées, a mis en lumière les conséquences ruineuses de la poussée du sécularisme sur le tissu social élaboré par des siècles de cultures traditionnelles : il s'effondre, laissant l'homme livré à lui-même, désemparé, privé de la boussole qui lui permettait d'orienter sa vie selon des valeurs profondément enracinées dans son être. Nous l'avons relevé : tandis que les références religieuses traditionnelles et les repères éthiques s'effacent, les sectes se multiplient, et celles et ceux qui sont en charge d'enseigner la foi usent parfois d'un langage « déphasé » où les mots d'hier ne sont plus compris par les jeunes d'aujourd'hui, quand ils ne cèdent pas à une tendance réductrice de l'Évangile et de l'enseignement de l'Église.

¹ Cf. Giuliano AMATO e Vincenzo PAGLIA, *Dialoghi post-secolari*, Marsilio, 2006.

L'Assemblée plénière successive, en 2004, consacrée au *défi de la non-croyance et de l'indifférence religieuse*, a constaté l'expansion du sécularisme depuis la chute des régimes marxistes léninistes athées en Europe. Lié au phénomène de la mondialisation, celui-ci se présente de plus en plus comme un modèle culturel post-chrétien, comme si le christianisme était désormais dépassé. C'était déjà le diagnostic de Paul VI dans l'Exhortation apostolique *Evangelii nuntiandi*, repris dans le document du Conseil Pontifical de la Culture, *Pour une pastorale de la culture* : « Lorsque la sécularisation se transforme en sécularisme, il en résulte une grave crise culturelle et spirituelle, dont l'un des signes est la perte du respect de la personne et la diffusion d'une sorte de nihilisme anthropologique qui réduit l'homme à ses instincts et tendances »². Ainsi, nous le constatons, l'indifférence et la non-croyance se développent dans les milieux culturels imprégnés par le sécularisme. Plus qu'une revendication publique d'athéisme, c'est une présence diffuse, presque omniprésente, dans la culture. Moins visible, elle est plus périlleuse, subtilement répandue dans le subconscient même des croyants par la culture dominante, de l'Ouest à l'Est de l'Europe, mais aussi dans les grandes métropoles d'Afrique, Amérique et Asie, et de là, jusque dans les campagnes les plus reculées dès lors que les ondes de la radio et surtout la télévision peuvent être captées. Les jeunes sont particulièrement vulnérables à la vision d'un monde sans transcendance, et beaucoup succombent aux sirènes de cette culture séculariste, qui enferme la personne humaine dans son univers matériel.

Enfin, les travaux de la dernière Assemblée plénière du Dicastère, en mars 2006, ont mis encore un fois en lumière le grand défi de la sécularisation avec « *la question nouvelle : sommes-nous déjà dans une ère du post-sécularisme, en particulier avec la nouvelle génération des jeunes ?* ».³

Brèves observations à partir des réponses au questionnaire en provenance des divers continents.

Globalement, l'Occident est profondément marqué par le sécularisme d'une société qui prétend se construire indépendamment de toute référence à Dieu, et son modèle de société s'exporte dans toutes les grandes métropoles modernes. Ainsi, les effets de ce processus se font-ils sentir aussi bien à Hong Kong et Shanghai, qu'à Londres, Mexico ou Yaoundé. Aussi serait-il vain de distinguer les processus selon les pays, à l'exception de peuples à la forte sensibilité religieuse, notamment l'Inde et certains pays asiatiques qui ne sont pas tributaires d'un passé marxiste. Si la situation diffère entre les campagnes et les villes, la rapidité de l'évolution des sociétés, avec le développement des réseaux de communication et des nouvelles technologies de l'information, érode progressivement ces différences traditionnelles.

L'Europe est marquée par une triple blessure : de la mémoire, de l'imagination et du sens de l'appartenance. La mémoire est blessée, car la nouvelle génération, qui vit dans un immédiat sans ancrage dans le passé, manque de l'expérience de la foi et du sens de l'histoire. L'imagination est blessée par l'invasion de médiocres propositions télévisées qui s'ajoute au manque de contact avec les grands artistes chrétiens de l'histoire. Le sens de l'appartenance est

² CONSEIL PONTIFICAL DE LA CULTURE, *Pour une pastorale de la Culture*, n. 23, Doc. Cath. XCVI (1999) 606-627.

³ Card. Paul POUPARD, *Conclusions finales in Cultures et Foi*, XIV – 2, 2006, p. 175.

blessé dans un véritable désamour de beaucoup envers l'Église, leur patrie et aussi envers la culture chrétienne bimillénaire du continent. Mais il convient cependant de noter que le sécularisme de la société n'est pas toujours aussi répandu que ne tentent de le faire croire les moyens de communication sociale et la culture dominante, comme en témoignent notamment l'intérêt suscité par les voyages apostoliques du Pape, l'impact de la mort de Jean-Paul II et l'élection de Benoît XVI, les Journées Mondiales de la Jeunesse, l'affluence croissante des pèlerins à Rome, notamment à l'audience hebdomadaire du mercredi et à l'Angelus dominical, le regain des grands pèlerinage, l'éclosion des groupes charismatiques et le rayonnement croissant des nouveaux mouvements religieux.⁴ Paradoxalement, la culture populaire imprégnée de christianisme est vivante en beaucoup de lieux, surtout en dehors des grandes métropoles, mais elle est trop peu active, chichement présente dans la vie sociale, et de ce fait, peu capable de l'influencer. Beaucoup de ceux qui se déclarent catholiques sont imprégnés de la culture environnante, leur comportement est de plus en plus sécularisé, et ils semblent allergiques à toute référence morale. Par ailleurs, les chrétiens cohérents sont trop peu présents et comme sans influence dans l'univers omniprésent des médias.

Alors que nombre d'Américains du Nord sont personnellement religieux, les établissements d'enseignement supérieur, les médias et les industries du divertissement sont majoritairement sécularisés, tandis que l'identité catholique d'Institutions scolaires de l'Église se dilue. Le sécularisme est professé par une large part de l'élite culturelle et par une majorité de professeurs des universités les plus influentes. Par ailleurs, la référence continue à Dieu pour justifier la guerre et la lutte contre « les forces du mal », est l'un des arguments le plus souvent repris par les tenants d'une laïcité affranchie de toute influence du religieux dans les affaires publiques, tandis que la lutte contre le mal incarnée par les romans à succès de Harry Potter recueille une adhésion massive. Ce sécularisme s'accompagne d'une recrudescence de l'évangélisme le plus radical, qui contribue notamment à mettre en échec les progrès accomplis dans le dialogue entre la foi et la science.

La culture latino-américaine se caractérise par une ambivalence ruineuse : tandis que

⁴ Dans son dernier livre, significativement intitulé *Le réenchâtement du monde*, en référence au livre de Marcel GAUCHET publié voici 20 ans, *Le désenchâtement du monde*, Peter BERGER, notoire sociologue des religions de Boston University, n'hésite pas à écrire : « *J'ai été l'un des principaux protagonistes de la théorie de la sécularisation. Cette thèse est simple, selon laquelle la modernité provoque inéluctablement un déclin de la religion, mais elle est fautive. Je me suis totalement trompé. Notre époque, à l'exception apparente de l'Europe, est tout aussi furieusement religieuse que celles qui l'ont précédée. Elle l'est même davantage en certains endroits.* » Et BERGER le montre à partir des deux expansions les plus spectaculaires que sont l'Islam et l'Évangélisme en Amérique latine, qui, l'un et l'autre, rejettent l'aggiornamento avec la modernité conçu par les intellectuels progressistes. Les institutions qui ont fait les plus grands efforts pour s'adapter à la modernité sont quasi partout en déclin. Car vivre dans le doute est une situation trop difficile à vivre, inconfortable et même intolérable pour beaucoup. L'avenir est à ceux qui promettent de fournir ou de rétablir des certitudes. Analysant la poussée évangéliste en Amérique latine, surprenante par son ampleur, BERGER stigmatise la superficialité d'une culture sans aucune référence transcendante qui produit une condition humaine appauvrie et, en fin de compte, la rend insupportable. Il s'explique sur l'exception apparente de l'Europe : les Européens manifestent une large désaffection à l'égard des Eglises organisées, mais le fait que la religion soit aujourd'hui pour une très grande part sortie des institutions n'annonce pas son extinction ni ne préjuge de la capacité des institutions à réagir à cet état de fait. Le réveil des religions sur la scène politique mondiale est un phénomène qui bouleverse le dogme de la sécularisation.

l'élite intellectuelle du pays est fortement imprégnée de sécularisme, la culture populaire restée chrétienne, bien que omniprésente dans la société, ne réussit que difficilement à marquer de son empreinte la vie publique. Dans le même temps, en *Amérique latine*, en parallèle à la vague du sécularisme, le fait religieux connaît, à travers un foisonnement inquiétant de sectes de tous genres, un développement vigoureux, puissamment orchestré par une propagande particulièrement efficace, qui use largement des moyens de communication sociale les plus performants.

En Asie, le visage traditionnel de la religiosité et de la piété est en train de s'altérer profondément sous l'effet de l'onde du sécularisme : peuples à la forte sensibilité religieuse, les pays d'Asie connaissent le même phénomène de l'explosion des sectes, très actives et souvent fondées par des ex-catholiques, comme aux Philippines. Chez les catholiques, l'indifférence, l'insensibilité et l'ignorance religieuse vont de pair avec une désaffection croissante de la messe dominicale. Le Japon présente une physionomie propre : sans nul doute largement engagé dans la « modernité », il ne connaît pas pour autant de repli du religieux. La Constitution stipule la séparation de la religion et de l'État, mais la rationalisation scientifique et l'affirmation de l'autonomie de l'individu coexistent avec l'*irrationalité* de croyances en une foule de divinités du culte shinto, ainsi qu'avec les pratiques bouddhistes. Peu agnostique, le Japon maintient une religiosité flottante, en recherche d'apaisement plus que de vérité. Les socles historiques et culturels dans ce pays où coexistent le culte shinto et le bouddhisme, deux religions dont les pratiques ne sont pas exclusives les unes des autres, empêchent la disqualification de la foi religieuse comme fondement de la vie sociale. Toutefois, les vagues d'aspiration au spirituel en réponse aux incertitudes de la modernité se sont traduites par un pullulement de nouveaux mouvements inspirés du *new age*, refaçonnés et enrichis de traditions locales. Ainsi des croyances puisées à des sources diverses tentent de se substituer aux grands systèmes de sens des religions instituées, et des communautés se sont constituées autour d'expériences ou d'émotions dont les adeptes cherchent dans ce partage à dépasser une conscience de soi trop égocentrée. Ces quêtes syncrétistes de nouvelles sources de sens de l'existence ne sont pas le fait de segments attardés de la société, mais le plus souvent de personnes très engagées dans la « modernité ».

En *Afrique sub-saharienne*, l'évolution rapide de la société fait surgir des défis nouveaux, avec notamment les phénomènes de déracinement familial, d'urbanisation, de désœuvrement, et avec les séductions matérialistes de toute sorte, une certaine sécularisation et un ébranlement intellectuel accentué par l'avalanche d'idées insuffisamment critiquées et par l'influence des médias.⁵ Nombre d'intellectuels qui ont fréquenté les Universités européennes, et parfois les Universités catholiques, ont beaucoup contribué à diffuser auprès de leurs étudiants un laïcisme théorique et pratique, par ailleurs propagé auprès des hommes politiques par une maçonnerie elle aussi d'origine européenne, particulièrement agissante.

Au sein du vaste espace socio-culturel du *Maghreb*, certaines tendances méritent attention. Dans les pays qui le constituent, une réaffirmation des éléments culturels et de la pratique religieuse, tel le ramadan, se fait sentir chez les jeunes qui, dans le même temps, adoptent certaines pratiques occidentales. Un certain processus de sécularisation se traduit timidement par une relecture critique de l'histoire de l'Islam dans les milieux universitaires, l'acceptation de la centralité de la personne comme au temps de la Réforme en Europe, au

⁵ Cf. *Ecclesia in Africa*, n. 76.

XVI^{ème} siècle, et dans le passage d'une appartenance religieuse de type sociologique à une foi personnelle qui tente de concilier islam et modernité. De nouveaux comportements se font jour, qui revendiquent une plus grande liberté de presse, le développement de l'esprit critique, la remise en question de la place de la femme dans la société, la création d'une société civile et de nouvelles formes d'association dans les villes. Ce « progrès » s'accompagne dans le même temps de raidissements largement exploités par les extrémismes : la frustration provoquée par le sécularisme conduit certains au fondamentalisme et à accueillir les propositions des prédicateurs évangéliques ou, inversement, à un matérialisme attentiste. Si l'avenir de ces évolutions demeure largement incertain, il est hors de doute que de leur issue dépend l'avenir d'une bonne part de l'humanité.

Brève phénoménologie de la sécularisation à partir des réponses au questionnaire.

Dans un monde traditionnellement structuré par le religieux, celui-ci d'abord *séparé*, est progressivement mis à l'écart de certains secteurs de la vie, jusqu'à l'établissement du sécularisme qui en est l'évacuation totale. Ce qui était de l'ordre de l'individu dans le *divertissement* de Pascal⁶, est aujourd'hui collectif et résulte davantage d'une mutation culturelle que d'une volonté personnelle. Les manières de vivre se ressemblent de plus en plus de New York à Pékin, et d'Oslo à Johannesburg, toujours selon le modèle occidental sécularisé où l'homme se laisse *absorber*, et se trouve comme à son insu privé de sa profonde humanité. Qui parvient encore à s'interroger par delà l'horizon intramondain médiatique et du bien-être matériel, se retrouve bien seul pour remonter à contre-courant le *golf stream* d'une mondialisation réfractaire à la transcendance, et il éprouve le sentiment paradoxal d'une grande solitude existentielle dans un désert d'encombrement. En raison de l'usage croissant des technologies et de l'accélération subjective du temps, l'homme d'aujourd'hui est comme submergé de connaissances, d'informations, d'images, de spectacles, de loisirs qui lui ravissent l'essentiel de son temps et accaparent son attention. L'espace naturel du temps pour le silence, la réflexion, le recueillement et la rencontre de l'autre, à commencer par la famille, s'évanouit : qui sait dès lors aller jusqu'au bout de ses pensées et se rendre disponible à l'essentiel, s'il ne trouve sur son chemin des hommes et des femmes capables de l'aider dans cette démarche exigeante.

Pour beaucoup, il se produit comme une éclipse dans les consciences des besoins et du désir de tout ce qui n'est pas immédiat, réduisant l'aspiration de l'homme vers le transcendant à un simple besoin subjectif de spiritualité. Les télévisions pour jeunes font l'apologie constante de trois principes : *be free*, soit libre, *adrenalin hunt*, va à la chasse de l'adrénaline, *connect*, connecte-toi – ce qui est tout autre chose que « crée une relation durable ». Le bonheur est placé dans le bien-être économique et matériel, et la satisfaction de la sexualité. Il se mesure au baromètre des *stimuli*, au point que tout ce qui échappe au domaine de ressentir – par exemple, la prière – est évacué et jugé comme ne valant pas la peine d'être vécu. Par ailleurs, la « mystique du succès » qui caractérise la culture dominante, est totalement étrangère à la

⁶ Cf. *Pensées*, frag. 139: « *Quand je m'y suis mis quelquefois à considérer les diverses agitations des hommes ... j'ai découvert que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos, dans une chambre... on ne recherche les conversations et les divertissements des jeux que parce qu'on peut demeurer chez soi avec plaisir.* »

religion de l'Agapè, le « succès » de la charité étant difficilement quantifiable.

Le matraquage médiatique à forte dose de divertissement sans profondeur exerce une influence d'autant plus pernicieuse chez les jeunes que, dans une école souvent privée de toute dimension religieuse, l'avalanche de connaissances en tout genre et dans nombre de disciplines, ne laisse guère le temps de la réflexion : le « moi du désir » hypertrophié détruit le sens de l'autre, et rend improbable l'ouverture au Tout Autre. Un des éléments les plus caractéristiques de la culture dominante, est la large diffusion du subjectivisme, qui fait du *Moi* l'unique référence, égoïste, narcissique, où l'individu se prend pour le centre de tout. Les cultures africaines elles-mêmes, qui se distinguent par l'importance fondamentale de l'appartenance au groupe familial ou ethnique, ne sont pas indifférentes à cette poussée de l'individualisme.

L'un des défis majeurs du sécularisme est son rejet d'une morale objective en matière de sexualité et ses attaques répétées contre la conception chrétienne, sinon naturelle, du mariage. La manière de vivre la sexualité est conçue comme une affaire purement personnelle, et le développement du Sida montre jusqu'à quel point le phénomène est ancré dans les mentalités. L'homosexualité devient un phénomène de mode, et se répand dans des régions du monde où elle était pratiquement inexistante. Les dernières décennies ont vu le phénomène de la cohabitation et d'une vie commune partagée dès avant le mariage se généraliser, au point de devenir la norme, même parmi ceux qui, par la suite, se marieront à l'église. Dans le même temps, le divorce ne représente plus, pour beaucoup de croyants, un obstacle ni en soi, ni en vue d'un autre mariage civil, même quand demeure le lien canonique. Un phénomène nouveau consiste dans la tentative de reconnaissance d'un « mariage » entre homosexuels, qui se répand en de nombreux pays, et pas seulement en Occident. En ce qui concerne le commencement et la fin de la vie, se constate le même ajustement à la mentalité mondaine culturellement dominante.

I.

COMMENT SE MANIFESTE LE SECULARISME DANS LA VIE DE L'ÉGLISE ?

Si la sécularisation est la légitime autonomie des réalités terrestres reconnue par le Concile Vatican II, le même Concile, souvent mal connu, précise aussi tôt : « *si par autonomie du temporel, on veut dire que les choses créées ne dépendent pas de Dieu et que l'homme peut en disposer sans référence au Créateur, la fausseté de tels propos ne peut échapper à quiconque reconnaît Dieu. En effet, la créature sans Créateur s'évanouit... et même, l'oubli de Dieu rend opaque la créature elle-même* »⁷. C'est le sécularisme, cette « *conception du monde d'après laquelle ce dernier s'explique par lui-même sans qu'il soit besoin de recourir à Dieu ; Dieu devenu ainsi superflu et encombrant* »⁸. Ce sécularisme se manifeste aujourd'hui au sein même de la vie de l'Église, dénaturant ainsi, de l'intérieur et en profondeur, la foi chrétienne, et par conséquent le style de vie et le comportement des croyants, affaiblissant dramatiquement le témoignage de foi.

Les disciples du Christ vivent dans le monde, et ils sont souvent marqués, sinon conditionnés, par la culture médiatique réfractaire à l'idée même de Dieu : il n'est plus besoin de Dieu, de penser à Lui, et revenir à Lui. Beaucoup se laissent influencer par la mentalité hédoniste et consumériste dont l'une des conséquences, chez les fidèles comme chez les pasteurs, est la perte du *sensus ecclesiae*. Le *sentire cum Ecclesia* est dès lors transposé en un *sentire cum populo*, c'est-à-dire avec la culture dominante au relativisme éthique diffus.

La vie chrétienne semble se réduire ainsi, dans certains pays, à une médiocrité qui rend de plus en plus improbable de rendre raison de la foi. Cette difficulté ne vient pas seulement de l'influence de la culture sécularisée, mais aussi d'une incapacité à se comporter d'une manière cohérente, conséquence d'une carence dans la formation chrétienne qui n'a pas préparé les chrétiens à agir dans la foi, avec la force de la grâce de l'Esprit, et qui n'a pas su mettre en valeur la rencontre avec le Christ à travers la prière personnelle et les sacrements. C'est ainsi que se répand un certain athéisme pratique, même chez ceux qui continuent à se professer chrétiens. Ce phénomène préoccupant s'accompagne d'un véritable effondrement de l'adhésion personnelle aux éléments fondamentaux de la foi chrétienne : l'incarnation du Christ et sa divinité, son unicité comme Sauveur, la survivance de l'âme après la mort, la résurrection de la chair et la vie éternelle. La doctrine de la réincarnation est assez répandue chez d'aucuns qui se disent chrétiens et fréquentent l'Église, en raison de la nouvelle vie qu'elle propose à l'intérieur du monde matériel lui-même. Paradoxalement, tandis que gagne la mentalité positiviste, la tentation de l'ésotérisme et du Nouvel Age fait des ravages chez de nombreux fidèles.

A la sécularisation de la vérité, s'ajoute celle de la charité : nous l'avons dit au cours de la dernière Assemblée plénière, en mars 2006 : « *La vérité a souffert en ces dernières décennies d'être instrumentalisée par les idéologies, soumise à la « dictature du relativisme » et au scepticisme ambiant... Dans le même temps, la bonté a souffert d'être « horizontalisée », réduite à n'être plus qu'un acte social au cœur de l'activisme et du sécularisme dominant* ».

⁷ CONCILE VATICAN II, *Gaudium et spes*, 36.

⁸ PAUL VI, Lettre encyclique *Evangelii Nuntiandi*, n. 55, *Doc. Cath.* LXXIII (1976) 1-22.

Beaucoup réduisent leur christianisme à un engagement philanthropique généreux et la recherche, en fin de compte, d'un « *salut terrestre* » : baisse de la pauvreté, sauvegarde de la nature, engagement social et politique, toutes choses bonnes en elles-mêmes, qui deviennent nocives lorsqu'elles sont absolutisées et deviennent une prison pour l'âme en quête d'absolu. L'Église n'est alors plus perçue que comme une grande ONG humanitaire et caritative.

Clergé

Ce processus atteint l'Église de bien des manières : les pasteurs ne sont pas moins *absorbés* que les fidèles, et s'ils n'ont pas assimilé une formation culturelle et spirituelle adaptée, ils se retrouvent incapables de se ménager des temps pour la prière et la réflexion indispensable au discernement pastoral sur la culture ambiante. Parfois, la « professionnalisation » du clergé l'éloigne du peuple, et lui fait perdre la « simplicité » évangélique.

Une certaine mentalité sécularisée pénètre dans le clergé lui-même : une scission s'opère entre le ministère, limité à certaines tranches de la journée, et le reste de la vie personnelle. Ce dédoublement contre lequel le Pape Benoît XVI mettait en garde les prêtres des diocèses de Belluno-Feltre et Trévis, le 24 juillet dernier, dans sa rencontre à Auronzo di Cadore, va à l'encontre des exigences de la consécration de toute une vie pour se conformer totalement au Christ Grand prêtre, érode le zèle apostolique et mine les fondements du sacrifice de la vie du prêtre par amour du Christ et de l'Église. Les réponses au questionnaire, loin de toute généralisation indue, énumèrent ainsi les déviations qui affectent la mission du pasteur dans la paroisse, notamment celle de célébrer la liturgie⁹ : *disparition de signes distinctifs dans l'habillement, vie commode et sans sacrifice, abaissement du niveau des études malgré une exigence croissante, vie nocturne et fascination pour Internet et la télévision au détriment du service des fidèles en dehors des horaires officiels, possession d'objets et d'instruments de luxe, disparition du silence dans les églises et à l'intérieur des célébrations, abandon des attitudes d'adoration, choix musicaux sans cohérence avec le mystère célébré, refus idéologique du latin et du chant grégorien, indigence, voire misérabilisme des ornements, prédications mal préparées et vides de contenu spirituel, disponibilité réduite sinon inexistante pour le ministère de la confession et la direction spirituelle, activisme creux*. Les célébrations liturgiques sont alors vides, le mystère enseveli sous le flot d'une inflation de paroles qui obstruent l'accès à la vie intérieure. La vie sacramentelle se trouve alors réduite par l'indigence de discernement pastoral. En certains endroits, la piété populaire a énormément perdu de sa vivacité par la disparition de pratiques dévotionnelles jugées surannées par rapport à la culture sécularisée.

Là où certains prêtres ont délaissé la célébration personnelle du sacrement de la réconciliation, le sécularisme, non seulement des fidèles, mais du pasteur lui-même, ont pour conséquence un abaissement de la pratique régulière. Les sacrements sont alors vécus comme des cérémonies qui marquent des moments particuliers de la vie sans référence explicite personnelle à Dieu, et ne sont plus que des habitudes culturelles et traditionnelles sans lendemain. Cette incapacité de comprendre la signification et le rôle des sacrements, engendre

⁹ Cf. l'Assemblée plénière 2006 qui a longuement réfléchi sur le thème : *beauté et liturgie*. Cf. Cardinal Paul POUPARD et CONSEIL PONTIFICAL DE LA CULTURE, *La voie de la beauté*, Salvator 2006, p. 116-123 et 126-129.

des opinions et des manières de faire erronées aux graves conséquences : le prêtre est considéré seulement comme un « fonctionnaire du sacré », et l'action liturgique ne peut révéler son sens profond de rencontre avec le Christ Sauveur. L'Église n'est plus perçue que comme une « puissance mondaine », sans reconnaissance de sa dimension prophétique. La liturgie n'est plus vécue comme un moment de communion et de rencontre avec le Christ, et se limite à être un lieu privilégié d'expression du sentiment religieux individuel. Le recours habituel à des ministres extraordinaires non ordonnés pour les Assemblée dominicales en l'absence de prêtre contribue à une diminution chez les fidèles du sens du sacerdoce et des sacrements, ainsi que de leur rôle irremplaçable en toute vie chrétienne.

Vie consacrée

La sécularisation se manifeste d'une manière particulièrement visible dans les instituts de vie consacrée. Le Serviteur de Dieu Jean-Paul II le rappelait dans l'Exhortation apostolique *Vita Consecrata* : « Sans ce signe concret [de la vie religieuse], la charité de l'ensemble de l'Église risquerait de se refroidir, le paradoxe salvifique de l'Évangile de s'émousser, le "sel" de la foi de se diluer dans un monde en voie de sécularisation » (*Vita consecrata*, 105). La tentation du sécularisme se vérifie dans la manière de vivre, ou de ne plus vivre, selon la profession des Conseils évangéliques, et l'abandon de tout signe extérieur de cette consécration va à l'encontre de la nature même des instituts de vie consacrée par qui « les traits caractéristiques de Jésus — chaste, pauvre et obéissant — deviennent « visibles » au milieu du monde de manière exemplaire et permanente » (*Vita Consecrata*, n. 1). Le désir louable de se rendre proche des hommes et des femmes de notre temps, croyants et non-croyants, pauvres et riches, peut conduire à adopter un style de vie sécularisé ou à promouvoir les valeurs humaines sans référence à la foi qui les féconde. L'individualisme de la culture ambiante déteint sur la « privatisation » de l'apostolat de certains religieux, et la mentalité sécularisée se vérifie dans la qualité médiocre du témoignage de foi dans la prière, le comportement quotidien, l'usage des moyens de communication sociale, le niveau culturel et l'usage du temps libre. La diminution des vocations et la disparition de certaines congrégations sont la conséquence entre autres, de la perte de signification de la vie religieuse engendrée par l'adoption de modes de vie sécularisés. Le retour du port de l'habit dans des congrégations récentes ou dans certains Ordres anciens – la culture contemporaine, même sécularisée, demeure sensible aux signes –, est mal vécu par les plus sécularisés, parfois intolérants à cet égard, ce qui provoque des divisions stériles et désastreuses à l'intérieur de l'Église. Les instituts séculiers ont pour vocation de conjointre les valeurs de la consécration et de celles de la sécularité, dans le respect du primat du premier, tout en témoignant de la possibilité de vivre dans le monde *en religieux*. C'est le grand défi qu'ils se doivent de relever avec l'aide d'une vie spirituelle généreuse et fidèle, nourrie par la prière et soutenue par la vie commune, antidote nécessaire au sécularisme dominant.

Enseignement de la foi.

Un domaine où l'influence du sécularisme se fait sentir est la théologie. Lorsque celle-ci est détachée de la communauté ecclésiale et de sa prière liturgique, l'intelligence de la foi le cède à une recherche privée de ses repères : l'interprétation de l'Écriture en Église, l'enseignement des Père et du magistère, comme l'a souligné le pape Benoît XVI en

introduction à son ouvrage sur *Jésus de Nazareth*.¹⁰ Le siècle dernier a vu la théologie s'engager sur des voies nouvelles, et chercher à devenir plus « scientifique », usant de méthodologies diverses qui conduisent à une spécialisation croissante, au risque d'établir une distance croissante entre la théologie et la foi, alors qu'il n'est de théologie que d'intelligence de la foi en Église, dans une collaboration confiante entre évêques et théologiens.

Une des conséquences de la sécularisation est la difficulté croissante de la transmission de la foi à travers la catéchèse, l'école, la famille et la prédication.¹¹ Ces canaux traditionnels de la transmission de la foi peinent à remplir leur rôle fondamental, car le langage en est venu à conditionner la substance du message : le « langage ecclésiastique » né de la séparation culturelle entre le clergé et le peuple, et le « langage sécularisé » utilisé par un clergé dilué dans la culture dominante au parler « creux », caractérisé par le subjectivisme et le relativisme¹², sont incapables de dire la foi et sa richesse. Clers et laïcs excellent, en certains pays, dans l'usage d'un langage déphasé par rapport au langage courant, tandis que la catéchèse se réduit parfois à apprendre à « être bon », sans référence à l'expérience de l'amitié vécue avec le Christ source de la vie chrétienne, qui se réduit alors à n'être plus qu'une forme d'humanisme séculier.

Témoignage dans la société.

Dans la société, un phénomène de lassitude, voire de découragement, apparaît chez nombre de fidèles devant la tentative récurrente de dénoncer une incompétence des religions dans le monde moderne : celles-ci apparaissent « *irrelevant* » dans les domaines de l'éducation, la science, la culture et la politique. Nombre de ceux qui se disent catholiques s'abandonnent à une forme de vie publique, mais aussi personnelle, dans laquelle le Christ n'est plus la source de leur être et de leur agir. La foi vidée de sa substance ne s'exprime plus à travers un engagement personnel cohérent. Des chrétiens n'osent plus affirmer clairement leur appartenance à l'Église, et la hiérarchie est systématiquement critiquée. Cette attitude se traduit par l'incapacité à réagir aux situations de rejet de l'héritage chrétien : disparition de l'enseignement confessionnel, remplacé par un enseignement sur le phénomène religieux en général ; abolition des signes religieux, abandon des serments prêtés sur la Bible, élimination des noms religieux donnés aux rues, aux hôpitaux, aux écoles publiques ; incapacité de reconnaître le rôle joué par la foi catholique dans la société, dans l'appréhension des « valeurs » et la formation de la culture.

Sans témoignage de vie chrétienne, c'est progressivement la pratique religieuse qui est

¹⁰ « *A partir des années cinquante la situation changea. La déchirure entre le « Jésus historique » et le « Christ de la foi » devint toujours plus grande ; l'un s'éloigna de l'autre à vue d'œil. Mais quelle signification peut avoir la foi en Jésus Christ, en Jésus Fils du Dieu vivant, si ensuite l'homme Jésus était aussi différent de la manière dont le présentent les évangélistes et de la manière dont l'Église l'annonce à partir des Évangiles ?* » Joseph RATZINGER, *Jésus de Nazareth*, Préface, Flammarion 2007.

¹¹ *La transmission de la foi au cœur des cultures* a été le thème de l'Assemblée Plénière du Conseil Pontifical de la Culture en 2002. Cf. *Cultures et foi*, X (2002).

¹² Dans son rapport à l'occasion de l'Assemblée du clergé de Moscou, le 5 décembre 2006, le Patriarche ALEXIS II dénonce les effets pervers de la sécularisation et « *les choix des termes du discours, du langage* » qu'il juge « *tout à fait éloquents* » : « *l'assassinat d'un enfant avant la naissance est appelé 'interruption de grossesse', le concubinage dans le péché 'un mariage civil', la cupidité 'un intéressement matériel'* ».

abandonnée pour une religion à la carte, sans adhésion aux dogmes de foi. Il ne s'agit pas seulement, comme en d'autres temps, d'un simple abandon de la pratique sacramentelle, ou d'un manque de vitalité de la foi, mais de quelque chose qui touche en profondeur ses racines. Ce passage *de l'appartenant à l'occasionnel, de pratiquant régulier à hôte*, et, au niveau de la conviction, *du stable au pendulaire* est caractéristique du processus de sécularisation et demande à être inversé par une pastorale adaptée.

Dans certains pays, les médias catholiques sont quasi-inexistants, tandis que l'information fait preuve d'une attitude très critique face à l'enseignement de l'Église, présenté comme moralisant, rétrograde et contradictoire avec le commandement de Jésus : l'amour du prochain.

Cadre de la réflexion en Assemblée.

Ce cadre brossé à grands traits, il ne s'agit pas pour le Conseil Pontifical de la Culture de s'arrêter aux analyses de type sociologique, mais tout d'abord de mettre en évidence les situations et comportements des chrétiens dans les différents contextes culturels actuels, là où le sécularisme tend à se substituer à la vision chrétienne authentique, **pour proposer des lignes d'actions** qu'une pastorale de la culture se doit d'offrir aux pasteurs de l'Église, en ce troisième millénaire. En effet, il convient de proposer, dans les différents domaines de la vie et de la mission de l'Église, une pastorale de la culture concrète et attentive, à travers laquelle démasquer les formes de sécularisme vécues par les croyants et les communautés chrétiennes. Ceci, **afin de promouvoir un programme adéquat d'éducation et de formation chrétienne**, en vue d'une foi adulte et responsable, capable d'inspirer la culture et les styles de vie : « *Redonner vie à un monde déchristianisé dans lequel, souvent, les seuls points de référence chrétiens sont d'ordre culturel.* » (Cfr. *Pour une pastorale de la culture*, n.1).

Les Membres et les Consultants pourront préparer leurs interventions à l'aide des interrogations qui suivent – et d'autres qui leur paraîtront nécessaires –, selon le questionnaire adressé aux Consultants en vue de la préparation du présent document.

II.

DANS CHAQUE MILIEU ECCLESIAL, QUE FAIRE AFIN DE RENDRE LA FOI DES CROYANTS ENCORE PLUS SOLIDE ET CONSCIENTE, POUR VIVRE CONCRETEMENT L'EXIGENCE DE LA CONVERSION, QUI NAIT DE LA RENCONTRE AVEC L'UNIQUE SAUVEUR, ET TRANSFORMER AINSI DE L'INTERIEUR LES CULTURES MARQUEES PAR LE SECULARISME ?

Les dommages produits par le sécularisme dans la vie des pasteurs et des personnes consacrées, tels que décrits ci-dessus, font apparaître clairement que les réponses ne peuvent se limiter à être d'ordre intellectuel ou de principe, mais se situent dans le choix d'un « *genre de vie* » : il s'agit pour celles et ceux qui veulent suivre le Christ dans le sacerdoce ou la vie consacrée, de se *convertir* – et pas seulement de se reconverter – en changeant de vie de manière à vivre une vie *vraiment évangélique*. Ce nouveau *genre de vie* relève de l'option fondamentale de chacun en réponse à un appel personnel, mais aussi de choix en profondeur de la part des évêques et des supérieurs religieux, pour former dans les séminaires et les communautés, des hommes et des femmes conformes à la *vita evangelica*.

Quels instruments culturels fournir aux séminaristes et aux jeunes religieux et religieuses, pour leur permettre d'affronter courageusement une culture sécularisée et idéologisée, sans souffrir de complexe d'infériorité, et pour les aider à ne pas se laisser contaminer par la mentalité sécularisée ? Que doit comporter la formation, dans les séminaires, pour aider les candidats au sacerdoce à faire des choix de vie radicaux ?

La mentalité sécularisée tend à « désincarner » la foi et à la réduire à une « affaire de conscience », voire une idéologie. Il faut recentrer la foi sur la rencontre concrète avec Jésus Sauveur, pour réveiller l'espérance et la joie qui font tant défaut à beaucoup de chrétiens, et susciter, au milieu de l'agora culturelle, un questionnement sur la foi. Aussi est-il urgent de relancer les missions de « redécouverte de la foi » : c'est la riche expérience des *Congrès d'évangélisation à Vienne, Paris, Bruxelles, Lisbonne, Budapest* commencée au printemps 2003, qui a vu les forces vives de l'Église coopérer à une mission d'évangélisation porteuse de fruits. L'*échange de dons* avec les Églises orientales offre une réelle opportunité pour la découverte de la richesse du christianisme, et aide à la compréhension de l'unité de l'Église dans la diversité des rites et des cultures. Par ailleurs, une redécouverte de l'adoration eucharistique, des pèlerinages et de la prière du chapelet s'observe, avec une forte attraction sur les jeunes. Ainsi, les écoles de prières, les maisons de retraite spirituelle où se rendent, non seulement des personnes, mais aussi des familles entières, se multiplient avec succès.

Comment l'Église peut-elle « habiter » son temps et saisir les espaces où la vérité de l'Évangile répond aux attentes des hommes et des femmes d'aujourd'hui ? Comment relancer les missions paroissiales et s'inspirer des nouvelles expériences pour des missions dans les mégapoles contemporaines ? Les diocèses peuvent-ils mettre en place une équipe d'évangélistes de rue, capables de témoigner et d'annoncer joyeusement la foi à travers les relations humaines, dans un dialogue sincère, humble et respectueux ? Comment introduire les fidèles dans le grand patrimoine culturel né de l'Annonce de l'Évangile, et mûri au long des siècles ?

La diffusion de la *mentalité séculariste* chez les fidèles, et *a fortiori* chez les pasteurs, est clairement en lien avec l'abandon du sacrement de réconciliation, qui va de pair avec la perte du sens du péché. L'une des conséquences immédiates, est l'abandon de la direction des âmes, « partie intégrante » du ministère pastoral du prêtre comme le rappelle le décret conciliaire *Apostolicam Actuositatem*, n. 30.

Comment aider les pasteurs à redécouvrir la beauté du ministère de la réconciliation et de la conduite des âmes ? Comment aider les prêtres qui en ont abandonné la pratique à redécouvrir la réalité du péché et le mystère sublime de la miséricorde ? Comment aider aussi les fidèles à redécouvrir ce sacrement ?

La redécouverte de l'hagiographie, notamment mise à la portée des enfants à travers les bandes dessinées, produit des fruits remarquables au sein des familles et dans les écoles qui la favorisent. A un degré supérieur, la redécouverte de la Mémoire et de la Tradition, avec une recherche de l'esprit authentique de la liturgie et de la sacralité du Mystère divino-humain de notre foi, l'approfondissement de la Bible et la redécouverte de la *lectio divina*, la lecture des Pères de l'Église offrent les armes nécessaires pour résister aux tromperies des sectes et autres déformations du christianisme.

Comment aider les fidèles à comprendre, dans une culture souvent hostile, la nécessité d'une formation continue ? Comment mettre à leur portée l'exemple des saints, les trésors de la Patristique, de la théologie chrétienne et de la mystique ?

L'Église *mater et magistra* se doit d'enseigner à *temps et à contretemps*. Elle enseigne la foi avant la morale. Aujourd'hui, beaucoup se contentent d'une religion a-intellectuelle, vécue plus comme un sentiment et un ensemble de certitudes que comme une quête de la vérité, une recherche face à la question de Jésus : *Et vous, que dites-vous ? Pour vous, qui suis-je ?* L'exemple donné par le Saint-Père, dont les enseignements du mercredi attirent des foules de plus en plus nombreuses et sont relayés en de nombreux foyers de l'Église – familles ferventes, paroisses, groupes de prière, communautés, centres culturels catholiques, etc. – est suivi par évêques et prêtres qui se sont mis à dispenser un enseignement analogue dans leurs cathédrales ou en d'autres lieux adaptés. Au Québec, les évêques ont mis en place un enseignement continu de la catéchèse dans les paroisses, pour les jeunes, mais aussi pour les adultes.

Comment aider nos contemporains à retrouver la passion pour la découverte des trésors de la doctrine de la foi ? Quels sont les « meilleures solutions » pour que cette doctrine soit enseignée, entendue et comprise ? Faire des propositions pour les paroisses et les diocèses.

L'une des revendications les plus fortes du sécularisme, est de reléguer la foi dans le domaine privé et la tentative de réduire la religion à une simple « affaire de conscience personnelle ». Le Grand Rabbín de Paris, René-Samuel Sirat, considère la situation de l'Église similaire à celle des communautés juives au début du XX^e siècle, et il explique le renouveau des communautés juives de France par le renforcement de l'éducation juive et la redécouverte de la Parole de Dieu.

Devant la masse des fidèles qui pensent pouvoir se passer de l'eucharistie dominicale, comment aider les baptisés à prendre conscience du devoir de la pratique sacramentelle ? Et comment faire pour permettre aux fidèles de retrouver le goût de la Parole de Dieu ?

La mentalité sécularisée tend à réduire le christianisme à la toile de fond d'un engagement philanthropique généreux et la recherche, en fin de compte, d'un « *salut terrestre* » : diminution de la pauvreté, sauvegarde de la nature, engagement pour les pauvres, et parfois lutte sociale et politique.

Par sa première encyclique, Deus caritas est, le Saint-Père répond à cette tentation de couper l'action caritative de l'Église et des chrétiens de leur source première qui est l'agapè divine. Quelles actions mener pour que cet enseignement pénètre les diverses œuvres et organismes de charité, dans les paroisses, les diocèses, au niveau national et international ?

III.

Mission de l'Église envers ceux qui, non-croyants, indifférents, ou même tout simplement attirés par le monde religieux, vivent totalement immergés dans une culture sécularisée, mais avec le désir, plus ou moins explicite, de redécouvrir une dimension humaine et spirituelle plus authentique et plus profonde.

Les sociétés occidentales connaissent une situation nouvelle : depuis quelques décennies, la religion est devenue une réalité ignorée par beaucoup, et en premier lieu par les protagonistes de la culture dominante. Les stéréotypes contre la religion sont largement exploités, et sont nourris par le triste spectacle du terrorisme et de la guerre qui prétend justifier le recours à la violence par l'invocation du nom de Dieu. Par ailleurs, le fait qu'aujourd'hui plus que jamais l'Église réclame l'attention des médias et qu'elle n'a jamais eu une aussi faible incidence sur la vie des personnes, dans et hors de l'Église, ne devrait-il pas faire réfléchir ? En outre, comment se fait-il que la première évangélisation ait laissé derrière elle une allergie si violente et agressive à notre foi, et surtout à l'Église ?

Comment aider nos contemporains à mieux comprendre ce qu'est la religion ? Comment faire entendre la voix de l'Église, restaurer son autorité dans un monde qui n'entend pas se mettre à son écoute ? Comment soutenir et encourager les catholiques qui disent leur foi publiquement et défendent l'Église ? Comment communiquer à nos contemporains l'expérience de la foi comme rencontre avec une personne vivante, Jésus le Christ, et non comme une adhésion à une idée ou à un système de préceptes moraux ?

Dans un contexte de sécularisme, la vie spirituelle des personnes n'est pas morte, mais a tendance à se transférer en dehors de l'Église et à se diluer de ce fait, appelant des initiatives nouvelles pour aller à leur rencontre et leur faire redécouvrir la beauté de la foi chrétienne. Certaines paroisses, communautés religieuses ou autres entités ecclésiales s'engagent dans une authentique pastorale de la culture qui favorise la rencontre d'hommes et de femmes non-croyants, indifférents ou même tout simplement éloignés de l'Église en raison de « *l'air du temps* ». De ces rencontres naît souvent le désir, plus ou moins explicite, de redécouvrir une dimension spirituelle plus authentique et plus profonde. De là peut naître un dialogue profitable, mais qui demande du temps, de l'attention et une capacité à répondre aux grandes interrogations de nos contemporains.

Comment aider à développer les Centres culturels catholiques, à engager dans les diocèses et paroisses, quand c'est possible, une authentique pastorale de la culture, à encourager les évêques à organiser des rencontres culturelles avec les acteurs du monde de la culture pour ouvrir un fécond dialogue spirituel ?

La prise en compte du défi de la sécularisation demande d'accepter de se laisser regarder « avec d'autres yeux » et d'écouter les réactions aux modes de présence de l'Église dans les sociétés. Un certain nombre de « préjugés culturels » des sociétés sécularisées, rend improbable, aux yeux de beaucoup, la capacité de l'Église d'entrer dans la modernité, et donc de prétendre à un avenir à court ou moyen terme : l'affaire Galilée, les croisades, l'inquisition, les guerres de Religion, la colonisation et la soi-disant participation de l'Église à la

déculturation des pays colonisés, les conflits sanglants qualifiés de manière réductrice de conflits religieux – exemple de l’Irlande –, les prises de positions de l’Église face à la contraception, l’avortement, l’euthanasie, la confusion des sexes, etc. En outre, l’Église, en certains pays, donne l’impression de chercher plus à conserver une position dans la société qu’à être « *le sacrement, c’est-à-dire à la fois le signe et le moyen de l’union intime avec Dieu et de l’unité de tout le genre humain* », selon l’enseignement de *Lumen gentium*. La rencontre de la foi et de la culture demande une vitalité toute missionnaire que certaines Églises locales se doivent de retrouver, car l’homme contemporain sécularisé veut rencontrer quelqu’un qui l’aime, marche avec lui, partage le poids du jour gratuitement et librement. L’expérience de la beauté d’un amour partagé est une force qui attire et convainc bien davantage que beaucoup d’arguments théoriques. Regarder les personnes avec le regard du Christ, regard de miséricorde, de pardon, d’engagement exigeant, d’amour et de vérité, s’exercer à ce regard chrétien, en purifiant nos yeux de toutes les images sécularisées qui les troublent, est une exigence de l’évangélisation pour le troisième millénaire.

Comment donner à l’Église, dans une société sécularisée, de témoigner de ce qu’elle est réellement ? Quelles sont les actions les plus aptes à changer les regards déformants sur l’Église et sa mission dans le monde ? Quels sont les grands défis de la sécularisation pour l’œuvre de l’évangélisation ?

L’Occident en général, et l’Europe en particulier, prétendent vouloir fonder la société humaine sur des valeurs érigées en principes non-négociables : respect de la dignité humaine, liberté, démocratie, égalité, État de droit, respect des droits de l’homme, protection des minorités. La valeur « famille – mariage » est évacuée¹³, tandis que certains groupes de pression tentent d’introduire de nouvelles valeurs, notamment pour étendre à toutes les sociétés le « mariage » des homosexuels, l’euthanasie, etc. Enfin, le multiculturalisme des grandes métropoles, devient pour certains une idéologie qui permet de réduire le christianisme à n’être qu’une étape de l’histoire des nations traditionnellement chrétiennes, et une religion parmi les autres.

Par ailleurs, les tenants d’une laïcité étroite refusent le droit de l’Église à intervenir auprès des fidèles quand des orientations politiques vont à l’encontre de la Doctrine sociale de l’Église et de son enseignement moral. Le « principe de neutralité » dans un contexte de systèmes de valeur en concurrence – c’est le cas des religions dans une société pluriconfessionnelle – a pour conséquence l’adoption du relativisme des convictions et de la morale –, laissant chacun seul maître de ses choix de vie sans que personne ne puisse prétendre lui présenter un autre idéal. Le magistère de l’Église apparaît alors comme une intrusion insupportable dans le domaine inviolable de la liberté de conscience, dans une culture où chacun se veut la seule mesure de lui-même.

Comment se pose la question des valeurs ? Quelle doit être l’attitude des pasteurs des sociétés sécularisées face à ces valeurs et face à la tentative récurrente de vouloir exclure

¹³ L’Église orthodoxe russe, selon le Patriarche ALEXIS II – cf. note 9 –, « pour aider ses fidèles à comprendre toute l’importance de la famille pour la construction de la Russie future », a créé « une distinction patriarcale particulière qui sera décernée aux mères de familles ‘en bénédiction pour l’amour qu’elles manifestent à leurs enfants et en reconnaissance de leur service plein d’abnégation’. »

l'Église du domaine politique ? Comment mieux faire connaître la Doctrine sociale de l'Église, encore trop méconnue des chrétiens engagés dans le monde professionnel : économie, finances, industrie, etc. ? Comment envisager le rapport Église/multiculturalisme, aider les sociétés à passer de la multiculturalité à l'interculturalité, à maintenir le propre identité en rappelant que le christianisme ne nie pas l'identité des peuples, mais lui donne de s'épanouir ? Comment faire comprendre le rôle de Mater et magistra qui incombe à l'Église, et son devoir d'éclairer les consciences, et inciter les pasteurs à ne pas donner l'air de « donner des leçons » ?

La culture dominante, nous l'avons dit, absorbe nos contemporains dans la « distraction », tandis que les flots continus à « haut débit » d'informations et de connaissances en tous genres suppriment le recul nécessaire à l'assimilation. Par ailleurs, il devient difficile pour qui est inséré dans une culture où tout repose sur l'individualisme et le relativisme, d'assimiler une doctrine « trop grande » pour cette culture. Dans certains pays fortement sécularisés, les aumôneries ont du mal à proposer de véritables temps forts avec pratique des sacrements, notamment celui de la réconciliation, pour des enfants qui se préparent à la première communion et surtout à la confirmation qui n'est reçue que par une minorité. Inversement, de nouveaux genres d'apostolats apparaissent, centrés sur des activités ciblées : retraites spirituelles, sessions familiales, pèlerinages, camps où sont conjuguées activités sportives, prière et enseignement catéchétique, sessions de philosophie, théologie et spiritualité, marches dans le désert, gougou, etc.

Comment tirer de ces expériences positives pour redynamiser « l'offre spirituelle » de l'Église et aider les fidèles à sortir la tête du « panta rei » continuel de la culture dominante ? Comment accompagner les dirigeants des établissements catholiques et les catéchistes pour donner aux enfants et aux jeunes de vivre une authentique expérience spirituelle pour enraciner leur foi encore fragile et les rendre capable de résister aux sirènes de la sécularisation ?

Le sécularisme plonge ses racines dans une vision philosophique qui nie l'existence de Dieu, ou refuse une dépendance de la réalité humaine et sociale à l'égard de Dieu. Là où l'enseignement théologique est enraciné dans une authentique philosophie de la personne humaine, dépouillée des artifices pseudo-intellectuels d'une pensée dite moderne, la vérité catholique garde toute sa force de conviction et parle aux jeunes. Beaucoup, aujourd'hui, devant les excès du matérialisme et de l'hédonisme, refusent une « anthropologie sans Dieu », sans pour autant frapper à la porte de l'humanisme chrétien. Un renouveau de l'enseignement de la philosophie qui ne soit pas une scolastique rigide et desséchante, est nécessaire pour lancer un pont entre l'humanisme chrétien et la vision anthropocentrique de l'humanisme laïque modéré, pour mettre en œuvre le dialogue foi-raison. Les jeunes ont besoin des instruments philosophiques qui leur permettent de comprendre la validité et la pertinence de l'enseignement moral de l'Église. La Lettre Encyclique *Deus caritas est* du pape Benoît XVI est un exemple : elle montre comment les dimensions humaines de l'amour, loin d'être niées par l'agapè, en sont au contraire transformées et sublimées.

Comment favoriser l'enseignement de l'Église en des centres où il est expliqué, diffusé et défendu, et quels « instruments » utiliser pour qu'il atteigne les hommes et les femmes de notre temps ? Comment aider les fidèles à nourrir leurs intelligences tout autant que leurs cœurs ? Comment susciter les demandes de sens ?

La mondialisation ne propose pas de réponse satisfaisante aux besoins de la société, et devant les excès de l'intégrisme violent, beaucoup appellent de leur vœux une nouvelle alliance entre foi et raison, et une plus grande visibilité des religions de paix dans l'espace public. Associant à l'idée de post-modernité l'espoir d'une post-sécularisation, certains défendent un programme catholique postmoderne¹⁴ qui permettrait de répondre, à partir de nouveaux critères, aux interrogations de la science ou aux insuffisances de l'État moderne, en recherchant des convergences sur des « absolus éthiques » qui respectent la dignité de la personne humaine et la valeur de la liberté.¹⁵

Comment répondre à la question posée à la précédente Assemblée plénière : Sommes-nous déjà dans l'ère du « post-sécularisme » ? Faut-il inventer un nouvel humanisme pour le XXI^e siècle ? Quelle suite donner au dialogue Ratzinger-Habermas ?

Le mystère de Dieu se révèle à chacun, parfois d'une manière surprenante. L'art sacré, qui évoque ce mystère, franchit sans cesse des barrières et interrompt des modèles pour en inventer d'autres, comme la coupole de Brunelleschi a interrompu le modèle de l'édifice gothique. Chaque grande œuvre spirituelle conduit à la renaissance de forces spirituelles, et les « dit » au cœur des cultures. Celles-ci sont par nature mouvantes, et l'art a le pouvoir de les fixer momentanément dans un style nouveau. Cette « alchimie » s'opère dans un dialogue de la foi et de la culture, de la lumière de l'Évangile avec l'espérance inscrite dans le cœur de l'homme.

L'artiste a la capacité de surprendre après l'avoir été lui-même. Aussi la voie de la beauté est-elle une voie privilégiée pour surprendre le non-croyant et l'indifférent, et les réveiller de leurs distractions et de leurs torpeurs. Il faut toutefois être attentifs aux phénomènes émergents, soigner le discernement culturel, distinguer la polyvalence des signes car tout ne peut pas être assumé par la grâce.

Comment réveiller le service de la beauté, bonté et vérité dans ce dialogue des artistes avec le monde d'aujourd'hui ? Quand l'art sacré s'est, en ces dernières décennies, éloigné de ses grandes expressions du passé, la liturgie a perdu le sens du beau et du sacré : comment contribuer au renouveau de l'expression du sacré et la célébration du mystère de la foi, là où la sécularisation tend à délester le donné de la révélation de sa dimension surnaturelle ? Comment répondre aux courants de sécularisation de l'art sacré, et susciter de nouvelles créations artistiques évocatrices du mystère de foi célébré, et perceptibles par les nouvelles sensibilités ?

¹⁴ Cf. l'exemple de l'échec du dialogue entre catholiques modernes et catholiques postmodernes aux Etats-Unis : CAPUTO John D., *Philosophy and prophetic postmodernism : Toward a catholic postmodernity* (La philosophie et le postmodernisme prophétique : vers une postmodernité catholique), *The American Catholic philosophical quarterly*, 2000, vol. 74, no4, pp. 549-567.

¹⁵ Cf. le fameux dialogue de Joseph RATZINGER et Jürgen HABERMAS, à Munich, le 19 janvier 2004, à l'Académie catholique de Bavière sur ce que la religion peut offrir de spécifique à l'insuffisance de l'état moderne, « état libéral sécularisé » qui « vit de présupposés qu'il ne peut pas garantir ». Cf. aussi les *Dialoghi post-secolari* de Giuliano AMATO et Vincenzo PAGLIA, cités en note 1.